Fre 4' 31731
Case Fre 25379

LA CLÉMENCE ROYALE,

OU

PRÉCIS HISTORIQUE

D'un soulèvement populaire, arrivé en Angleterre, sous le règne de Richard II, au quatorzième siècle.

PAR LE CIT. E. T. SIMON B. D .C. L.

Nullius exemplo melius cognoscere poscis.
HOR. Sat.

A PARIS,

Chez LEMAIRE, rue d'enfer, n°. 141.

AN 5 DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVIS.

Amis des lois, de l'ordre et de la paix, lisez ce précis, et considérez les événemens qui vous pressent. La République et la vie; la réaction et la mort. Depuis le citoyen qui brûla le premier une amorce sous le canon de la Bastille, jusqu'au mercenaire qui monte pour quarante sous la garde aux barrières, depuis l'orateur qui fit tonner à la tribune le mot de liberté, jusqu'à l'afficheur des lois républicaines, depuis les cinq Directeurs, jusqu'au dernier observateur stipendié de la police, depuis le général d'armée, jusqu'au marchand de brandevin qui stimule les esprits du soldat vainqueur des rois et des émigrés, depuis les commissaires du trésor national, jusqu'à l'infâme agioteur du Perron, depuis l'acquéreur des biens nationaux, jusqu'à l'artiste qui a représenté Charles IX ou la Papesse Jeanne, depuis le journaliste famélique et menteur, jusqu'à l'écrivain des charniers qui griffone les lettres des amantes

délaissées par nos défenseurs, depuis le féroce septembriseur, jusqu'au lâche qui fut le témoin inactif de ces scènes horribles, sur lesquelles il ne s'appitoie aujourd'hui que pour en déverser le blâme sur tous les amis de la République; tous servent de point de mire à la contre-révolution, tous sont ou peuvent être dévoués à la vengeance royale. Rien ne la borne; rien ne l'arrête. Citoyens, que l'exemple du passé profite au présent, et nous garantisse l'avenir.

N. B. *Des amis de la royauté, en présence desquels cette pièce a été lue, ont prononcé que sa publication pouvoit nuire à la tranquillité publique; j'en ai conclu qu'elle pourroit être nuisible au royalisme, et je la publie.*

L A

CLÉMENCE ROYALE.

PRESQUE toutes les tentatives de révolution se ressemblent. Elles ont les mêmes causes; la tyrannie des gouvernans et le mécontentement du peuple. Elles procèdent par les mêmes moyens. Des hommes ardens, dont l'esprit exaspéré se passionne pour la liberté; mais trop souvent avec eux d'habiles intrigans, s'emparent de la multitude, en dirigent l'impétuosité. Si les chefs qui se saisissent de l'autorité sont adroits, ambitieux, et que leur ambition soit réfléchie, s'ils ont surtout le caractère de fermeté qui en impose aux puissans, et l'esprit de popularité propre à leur concilier la confiance et l'affection de ceux dont ils embrassent la cause, les effets en sont terribles. La force entraîne tout, et le pouvoir est dé-

placé. Mais malheur aux citoyens aveugles et insensés qui, las de gémir dans l'oppression, se livreroient sans examen au zèle d'un enthousiaste, s'abandonneroient inconsidérément à l'esprit de faction et de vengeance dont se montreroit tout-à-coup animé quelque homme violent et sans lumières, qui ne sauroit ni choisir ses coopérateurs, ni se conserver la confiance du troupeau sans frein et sans raison qu'il se seroit imprudemment chargé de conduire. En cette occasion, la puissance observe, temporise, receuille ses forces, feint de céder, saisit l'à-propos, triomphe et se venge.

L'Angleterre fournit, au quatorzième siècle, un exemple frappant de la vérité de ces assertions. Un roi mineur, Richard II, régissoit cet Etat sous l'autorité de ses trois oncles, divisés entre eux, mais d'accord pour opprimer le royaume, comme le sont ordinairement tous les grands, surtout lorsqu'ils n'ont qu'une domination fugitive et passagère. Ils ne recueilloient de leur gestion que les malédictions du peuple. La haine contre le Gouvernement étoit le fruit mérité des vexations qu'éprouvoient partout les

citoyens, et particulièrement les laborieux habitans des campagnes. Le régime féodal déployoit toute son atrocité. La plus abjecte servitude et la misère étoient le partage du peuple anglais, tourmenté par l'orgueil des nobles, la rapacité des tribunaux et l'avidité des gens de finance. Le mal sembloit à son comble. Les provinces les plus voisines de la capitale sentoient encore plus vivement ce joug intolérable. Les comtés de Kent, de Bedfort, de Sussex et d'Excéter étoient devenus le théâtre continuel des plus odieuses concussions et des excès multipliés de tous les agens d'une puissance arbitraire et sans mesure. Les malheureux habitans de ces contrées et de celles d'Hertford, de Surrey, de Cambridge, de Suffolck, de Norfolck, cultivoient les terres des seigneurs, et recueilloient à peine, après avoir rempli leurs devoirs de serfs, de quoi substanter leur frêle existence.

La guerre, qui fut toujours un motif pour écraser le peuple d'impôts, fournit au gouvernement le prétexte d'en établir plusieurs, parmi lesquels s'introduisit la taxe de trois groats, espèce de capitation qui pesoit sur

tous les sujets au-dessus de l'âge de quinze ans. Cette taxe excita de violens murmures. Ses vices principaux étoient de porter d'une manière plus onéreuse sur les indigens que sur les riches, et d'être encore aggravée par la conduite vexatoire des préposés qui en dirigeoient la collecte.

Un de ces percepteurs, chargé de recouvremens dans le comté d'Essex, prit querelle, dans une des bourgades où il exerçoit son ministère, avec le père d'une jeune fille qu'il avoit traitée d'une manière indécente. Ce père, couvreur de son métier, étendit mort à ses pieds d'un coup de marteau l'insolent préposé. Loin de s'opposer à cette violence ou d'arrêter le meurtrier, les habitans du canton firent serment de le défendre. Le couvreur, homme entreprenant, plein d'audace, résolut de profiter de la circonstance, et de faire soulever les campagnes de son voisinage. Il n'eut pas grande peine. Presque tous les esprits y étoient disposés à s'élever contre l'oppression. D'autres chefs de parti agitoient les provinces voisines. Mais le personnage qui détermina le mouvement général fut un prêtre.

L'expérience n'a que trop prouvé dans tous les temps l'ascendant funeste que donne à ces hommes revêtus d'un ministère révéré, le caractère dangereux qui les distingue. John Wall étoit moine franciscain et curé de Maïd-Stone. Il aigrissoit par ses sermons, où respiroit l'amour de la liberté, les ames de ses ouailles, déjà disposées à secouer le joug, par le sentiment de l'oppression dont elles étoient victimes. De violentes diatribes contre les seigneurs, des invectives fréquentes contre les magistrats, alimentoient la haine que les malversations de ceux-ci et la tyrannie des premiers entretenoit depuis long-temps dans le cœur des mécontens. A la vigueur des principes de liberté qui servoient de base à ses instructions, il mêloit cette familiarité engageante et populaire, si puissante sur des hommes grossiers dont il vouloit se concilier la confiance et l'amitié. Pour leur faire sentir mieux les droits du peuple à l'égalité politique, il chantoit avec eux une espèce de vaudeville courant, dont le refrein, favorable à ses vues, s'exprimoit à-peu-près en ces termes : *Quand Adam bêchoit, quand Eve filoit, l'un ou l'autre étoit-il gentilhomme?*

Chaque jour de dimanche et de fête, le curé John Wall rassembloit ses prosélites dans une vaste prairie voisine du village, et les affaires publiques faisoient le principal objet de ses entretiens avec eux. La trempe de son ame étoit vraiment républicaine. Avec des moyens mieux concertés et des instrumens moins mobiles, il auroit pu tenter de grandes choses; mais forcé de joindre dans ses déclamations aux élans du génie d'un homme libre, les fables théurgiques de son ministère, de nourrir, parmi les principes de la liberté, les erreurs de la superstition qui en sont destructives, il ne pouvoit faire qu'un ouvrage imparfait. Cependant, si ses tentatives n'eurent pas plus de succès, ce fut moins à son peu de talent que l'on dut s'en prendre, qu'à la nécessité de s'adjoindre, pour diriger l'action révolutionnaire, des chefs dont l'inexpérience rendoit l'événement incertain, et de mettre en œuvre une populace aveugle, incapable d'intelligence, de réflexion, et surtout de cet esprit de suite, sans lequel on ne termine aucune affaire de quelque importance, sans lequel on ne peut consommer une révolution qui doit changer la face d'un empire.

La Cour n'ignoroit pourtant pas la conduite hardie du pasteur, et l'archevêque de Cantorbéry, son métropolitain, l'avoit fait jetter dans un cachot. Relaché au bout de quelques mois, il avoit recommencé à invectiver avec une rage plus effrénée contre le Gouvernement. Les nombreuses plaintes qu'on adressoit à ce pasteur si bien disposé, lui donnoient l'occasion de s'appitoyer sur les malheurs du peuple, de faire comprendre, en chaire, à ses auditeurs, que les maux qui pesoient sur leurs têtes étoient l'ouvrage des grands et des riches, et que plus long-temps ils laisseroient subsister cette insupportable inégalité des rangs et des fortunes, plus ils sentiroient s'appesantir les chaînes de la tyrannie.

Ces nouvelles tentatives lui valurent encore un second, puis un troisième emprisonnement, tout aussi inutiles que le premier. Les tyrans ont tort. Leur imprévoyance seroit-elle une détermination du destin, qui les laisse à la merci de leurs victimes ? Celui qui règne par la terreur, a-t-il des motifs pour épargner le sang d'un sujet audacieux, s'il tente de troubler sa sécurité ? Un crime de plus ou de moins

ne fait rien à sa gloire. Odieux à toute la nature, un despote doit sentir que l'homme qui fut une fois assez téméraire pour soulever son masque, tôt ou tard atteindra sa tête et la fera tomber. Mais le propre de l'orgueil est d'être délirant ; et pour le bonheur de la race humaine, ennivrés par leurs prospérités, ammollis dans les délices, les tyrans s'aveuglent au point de se laisser conduire sur le bord de l'abîme sans en découvrir la profondeur, si ce n'est à l'instant où ils y sont précipités, à moins que d'heureuses combinaisons du hasard ne viennent à leurs secours et n'ouvrent quelque voie à leur salut.

Telles étoient les circonstances où Watt-Tyler, ce couvreur de la ville de Deptford, assassin du collecteur de la capitation nouvelle, soulevoit de son côté les habitans de la province d'Essex. Le prêtre de Maïd-Stone, instruit des dispositions des cantons voisins de celui de Kent, résolut de porter le dernier coup. Il profita du moment de cette solemnité si favorable aux prêtres de l'église Romaine, où, promenant la plus précieuse de toutes leurs reliques au milieu d'une foule enthousiaste et crédule, ils par-

tagent avec la Divinité l'encens et les fleurs que leur prodigue la superstition. Ce fut au temps de la Fête-Dieu que, réunissant dans la prairie où il avoit coutume de les haranguer, une grande foule d'habitans de son village et des lieux environnans, il prononça le discours qui suit. Qu'on rapproche ce discours, qui date de cinq cents ans, avec ceux que, dans des circonstances pareilles, nous avons entendus de nos jours; et nous verrons si les hommes et les choses ne sont pas précisément les mêmes, et si ceux qni veulent changer la constitution des Etats, en quelque temps que ce soit, se servent, pour remuer la multitude, de moyens différens de ceux qui ont déjà produit de semblables effets dans les siècles les plus reculés.

Discours de JOHN WALL.

« Dieu soit loué, mes chers amis ! Il m'est donc encore possible de vous entretenir de vos plus chers intérêts. Dussé-je vous paroître importun, je vous conjure de m'écouter pour la dernière fois. Pauvre et malheureux peuple ! si vous êtes réduit au

plus dégoûtant esclavage, à qui devez-vous attribuer vos maux, si ce n'est à votre faiblesse et à votre insouciance?

» N'allez pas vous imaginer que mes conseils soient l'effet d'une ambition inconsidérée, qui m'engage à prétendre parmi vous à un rang, à une considération supérieurs à l'état que la Providence a bien voulu me donner. Pasteur vigilant, le soin de votre conservation, celui de votre salut, voilà les seuls objets de mes tendres sollicitudes. Mais hélas! infortunés que vous êtes, je ne vois plus en vous qu'une vaine apparence d'hommes. Votre froideur, votre impassibilité vous rendent semblables aux marbres des tombeaux. Considérez cependant ces arbres sous l'abri desquels vous êtes réunis, ces arbres à qui la nature n'a donné que la millième partie du suc vital quelle a répandu dans vos veines, ils semblent en ce moment disposer leurs branches à se courber devant moi pour m'entendre, ne pouvant pas me donner des signes plus énergiques de leur sensibilité.

» Eh bien! je veux encore vous parler de ce qui vous importe le plus. Je vous le répète, ce sera pour la seule et dernière

fois ; et si vous refusez de courir au devant du moyen qui vous est offert pour remédier à la misère affreuse dans laquelle on vous plonge plus inhumainement chaque jour, j'atteste ici la majesté divine, l'unique et la véritable scrutatrice des cœurs, de la sincérité de mes efforts ; je la supplie de recevoir l'humble tribut de mes excuses ; et jouissant désormais, à l'ombre des autels, du médiocre bénéfice que me produit mon ministère, je jure de consacrer le reste de ma vie au repos et à l'inaction auxquels vous m'aurez vous-mêmes condamné.

» Mais après ce refus de conquérir votre liberté, gardez-vous, mes amis, de venir au tribunal sacré m'importuner du récit de vos innombrables calamités. Ne vous attendez pas que le tableau de votre infortune fasse aucune impression sur mon cœur, et qu'il excite encore ma sensibilité. Je ne veux point hasarder d'imprudentes démarches pour une entreprise que votre fatale indolence empêche de faire réussir. Je ne vous proposerai plus de remèdes dont votre peu de courage vous rend l'application impossible.

» Plusieurs fois je vous ai démontré que

jamais les affaires ne prospéreroient en Angleterre tant que subsistera l'énorme inégalité qui distingue ses habitans, tant que ces dénominations de nobles et de roturiers ne seront point effacées de vos institutions, tant enfin que cette noblesse héréditaire, que se sont arrogés les plus puissans, que de fausses opinions ont consacrée, ne sera pas détruite et abolie. Devez-vous encore souffrir cet ignoble nom de serfs qui vous condamne à la plus injuste abjection? Supporterez-vous plus longtemps une aussi criante violation de vos droits naturels, et ne vous affranchirez-vous jamais du joug pesant et insupportable qui vous opprime?

» Sortez enfin, sortez, mes chers amis, de cet abîme d'infortune dans lequel, semblable à ces esprits rebelles qui s'étoient révoltés contre le ciel, vous êtes misérablement ensevelis, sans espoir de voir arriver, même par la mort, le terme de votre supplice.

» Ces nobles orgueilleux, ces émules téméraires de la toute-puissance divine, ils ont l'arrogance de prescrire des bornes à votre ame, toute libre que vous l'a donnée

la

la nature. Ils ne veulent même pas vous laisser la faculté de vous plaindre de leurs injustices, soulagement que l'enfer ne refuse point aux damnés. Ils vous l'interdisent ; et dans la supposision où vous pourriez faire parvenir au suprême pouvoir vos réclamations, c'est encore eux qui seroient vos juges. Quel avantage retireriez-vous des plaintes les plus légitimes ? le même, sans contredit, que vous obtenez chaque jour de vos chaumières insensibles, de vos troupeaux, de cette terre sur laquelle vous traînez vos membres exténués de douleurs et de fatigues. Encore cette terre, si elle pouvoit s'animer, si la nature lui avoit donné des organes et de la voix, je suis certain qu'elle aimeroit à vous dire, à vous qui, sans égards pour l'intempérie de la saison glacée, pour les brûlantes ardeurs de l'été, ne cessez jamais de lui faire des instances, des caresses, et de l'enrichir par la culture, qu'elle préféreroit vous nourrir des meilleurs grains qui sont sa production et le fruit de vos sueurs, à voir ces substances devenir le partage de vos tyrans, auxquels il semble que le ciel et les élémens sont obligés d'obtempérer.

» Hélas ! à peine vos lèvres se mouillent-elles de ce vin qu'on leur verse abondamment dans des coupes d'or, et dont ils ne vous permettent qu'à regret le plus médiocre usage, lorsqu'ils l'ont corrompu dans leurs scandaleuses orgies, au sein de l'ivresse et des voluptés.

» N'est-ce pas à votre préjudice que tous leurs soins, toutes leurs pensées se tournent vers les moyens de rassasier avec plus de facilité leur appétit vorace et destructeur ? N'est-ce pas sur la plume de leurs lits mollets, consacrés aux plaisirs, qu'il méditent l'art de vous réduire sans cesse à une servitude plus déplorable ?

» Ah ! cette terre, elle voudroit que vous ne fussiez pas obligés de chercher dans la paille le résidu des grains dont ils ont recueilli la fleur, que vous ne fussiez pas réduits à mendier la subsistance nécessaire à la conservation d'une misérable ombre de vie, et à demander au ruisseau la liqueur avec laquelle vous étanchez votre soif. Mais ses vœux sont impuissans ; la tyrannie vous presse, le besoin vous afflige jusqu'à vos derniers momens. Lorsque pliant sous le poids de vos fatigues, incapables de sou-

tenir vos membres brisés sous l'effort du travail, vous essayez à prendre sur son sein quelque repos, votre espoir est trompé. Des fantômes effrayans troublent votre sommeil; l'orgueil de vos oppresseurs s'empare de vos songes, leur inhumanité vous poursuit sur ce triste oreiller, et le sceptre de la violence rive encore vos fers et vous accable sous le joug de la servitude.

» Les plaintes que vous faites, les lamentations dont retentissent vos tristes asiles, n'arrivent point à Londres où siége le prince le plus grand de la terre, le plus digne de commander à des hommes libres. Elles ne lui parviendroient même pas, quand vous viendriez à bout d'aborder son palais. Une multitude de portes fermées s'opposeroit à vos tentatives. Ces portes ne s'ouvrent qu'avec de l'or ; et dans la misérable condition à laquelle vous êtes réduits, il vous est impossible de vous en procurer. Je ne nie pas, j'affirme même au contraire que ces plaintes pénètrent jusqu'au trône du souverain maître du monde. Son immense bonté vous aidera dans toutes les occasions; mais par égard pour la dignité de l'homme, il n'a pas voulu que votre volonté fut

enchaînée à une détermination par préférence sur un autre, et il vous a laissé l'exercice absolu de votre liberté. Mais il voit que vous ne faites aucun cas d'un don si précieux. Sa puissance ne s'oppose point à ce que vous jouissiez de la faculté de receuillir le fruit le plus recommandable de tant de peines, que vous ne vous affranchissiez de la servitude qui vous écrase, puisqu'il en a mis lui-même les moyens dans vos mains. Il a peut-être même manifesté son intention à votre égard d'une manière plus indulgente que vous ne le méritez, en vous désignant par mon organe la voie où vous devez marcher. Avez-vous besoin de courir aux extrémités de la terre pour y chercher votre conseil et votre libérateur? Faut-il évoquer du séjour des ombres, ou faire venir d'une terre éloignée quelque personnage inconnu? Devez-vous recourir à des exemples étrangers? En ces mêmes lieux, infortunés que vous êtes, sur cette même prairie, moi votre pasteur, je vous ai déjà fait voir combien il est aisé de faire tourner la roue de la fortune; et trois fois, pour prix de mon zèle, j'ai obtenu du prélat qui donne des lois à ce canton la gracieuse récompense d'un cachot.

» S'il étoit vrai pourtant qu'en y retournant encore (et ceci doit vous prouver l'affection et l'attachement que je vous porte), s'il étoit vrai que ma captivité put devenir un moyen de vous faire recouvrer votre liberté, je quitte au même instant ces lieux et je rentre dans les fers. Bien plus, je consens d'y rester jusqu'à ce que vous soyez parvenus au but auquel vous aspirez; et s'il falloit pour l'atteindre que mon sang fut versé, tout interdit qu'il est à l'homme, s'il ne veut pas offenser l'Etre Suprême, de se vouer à la mort, et tout étrangers surtout que doivent être de pareils sentimens au sacerdoce dont je suis revêtu, osez m'immoler et soyez libres.

» Mais vous hésitez; l'effet de mes conseils vous semble douteux; vous restez en suspens. Ne croyez-vous point que le Christ va descendre de nouveau sur la terre pour rompre vos liens? non, mes amis, il n'y reviendra plus, si ce n'est à ce terrible instant où l'univers, menacé de sa destruction, deviendra la proie des flammes. C'est alors que vous le verrez dans les nues, au-dessus du Mont-Olivet, environné des bienheureux qui doivent participer à sa

gloire et demeurer près de lui dans le séjour céleste. Vous l'entendrez alors juger les humains, et condamner les réprouvés aux tourmens éternels. Voulez-vous attendre ce moment terrible pour appeller la vengeance sur vos ennemis ? ce moment où, frappés tous à-la-fois du son formidable de la trompette angélique, les élémens seront confondus, les pierres brisées, les portes du Tartare ouvertes, les chaînes de la mort rompues, où, du fond de l'abîme, les ames viendront se réunir aux corps qu'elles vivifioient jadis. Tous ces prodiges s'opéreront à vos yeux ; et jusque là vos malheurs n'auront point eu de terme. Vous serez alors rangés au nombre des damnés. Veuille pourtant le ciel vous préserver de ce dernier malheur ! Ce desir de la vengeance qui dévore vos cœurs sera contre vous le motif d'un supplice plus rigoureux. Si l'Eternel vouloit au contraire que vous montassiez parmi les élus à la gloire suprême, vous ne receuilleriez de cette insigne faveur que l'occasion de louer de plus près la majesté divine, et de la bénir pour la grace qu'elle vous auroit accordée, sans rien perdre du souvenir de vos maux passés.

» Mais vous existez encore : c'est pendant que vous vivez, pendant que vous sentez dans vos entrailles les déchiremens aigus de la misère et de la fain, que vous devez préparer vos armes, qu'il vous importe de vous occuper de vos plus pressans intérêts..

» Le bonheur ! connoissez-vous ce mot ? La nature ne l'a pas moins créé pour vous que pour les nobles. Elle n'est marâtre envers personne. Ces nobles en jouissent à la vérité depuis long-temps, et d'une manière exclusive ; mais pourquoi ? c'est que, plus adroits que vous, ils ont saisi l'occasion de s'en emparer. Ils en fortifient chaque jour la possession à leur avantage, à mesure qu'ils vous resserrent plus étroitement dans les liens de la servitude.

» Que leurs titres et leurs grandeurs ne vous en imposent pas. Ce sont des hommes tels que vous. Dépouillez-les, mettez à nud leur humanité, vous n'y verrez plus de différence. Emparez-vous de leurs vêtemens, couvrez-les de vos haillons, on va les prendre pour des esclaves et vous passerez pour leurs maîtres.

» Dans une si belle et si généreuse en-

treprise, douterez-vous de vos forces ? Si vous deviez vous mesurer avec eux en combat singulier, n'est-il pas vrai que le moindre d'entre vous, endurci par de continuelles fatigues, ne feroit pas un grand effort pour abattre le plus vigoureux de ces hommes amollis sur le duvet, et énervés par les voluptés ? Eh bien ! calculez leur nombre, et comparez. Vous aurez plus de compagnons de votre gloire que ne pourroient en fournir pour leur défense tous les nobles réunis de l'Angleterre, de la Flandre et de la France. Et que dis-je ? pourquoi me borner à des royaumes ? le monde entier n'en produiroit pas une masse aussi imposante.

» Soyez assurés qu'au premier bruit de votre insurrection, tout ce qu'il y a d'infortunés, tout ce qui respire de mécontens sous la voûte des cieux, viendra se ranger sous vos drapeaux. Sortez sans délai, sortez de cette Babylône que l'ordre de la nature condamne à sa destruction. Franchissez cet océan de misère où vos ennemis resteront submergés. De ces déserts incultes, passez aux demeures fortunées où se délectent avec tant d'injustice vos nobles tyrans. Imitez

le peuple choisi par Dieu même. Les chefs ne vous manqueront pas. Moi-même le premier, quel que soit l'horrible péril où je m'expose, je marcherai à votre tête. Je ne vois point le danger, et quel qu'il se présente, je le brave. Me voilà prêt. Je m'offre à vous conduire, et je fais ici le serment de ne jamais vous abandonner tant qu'il me restera le moindre souffle de vie. Mon unique pensée, le seul mobile de mes actions sera de vous servir, de faire de vous les hommes les plus renommés que la terre ait vu naître, et qui jamais existeront sur sa surface. Je dis plus : en ce moment je m'engage à subir les plus effroyables supplices, si vous ne vous rendez maîtres de tout le royaume. Eh, que sait-on? supposé que vos vœux s'élèvent jusqu'au point où vous serez libres de parvenir, qui vous empêchera de faire descendre de son trône ce roi qui souffre qu'on vous opprime? Oui, je le dis, il ne tiendra qu'à vous de le faire décheoir de son autorité, de reprendre vos droits, et de disposer de tout de manière qu'il ne reste aucune trace de sa couronne.

» Au reste, je suis loin de nourrir dans

mon cœur une telle intention. Ce n'est point le roi que vous devez attaquer. Dieu nous l'a donné. Par les témoignages que nous lui porterons du ressentiment qui nous guide, nous lui prouverons combien son salut et sa personne nous sont chers. La plus éclatante marque que nous puissions lui donner de notre amour, c'est de chasser d'auqrès de lui ces perfides conseillers qui le perdent, ennemis implacables de sa puissance, comme ils le sont de votre bonheur. Misérables et vils esclaves de ces oppresseurs, la barbarie avec laquelle il vous traitent n'a d'autre but que de le renverser de son trône et de se mettre à sa place. Mais enfin Dieu ne veut pas que tant de scélératesse demeure impunie. Il vous inspire, et si vous voulez seconder ses volontés, il les empêchera de consommer leurs crimes, en faisant partir de vos mains la foudre qui doit les frapper. »

Ce sermon, qui avoit peut-être besoin de la teinte du fanatisme religieux qui le dépare, pour remuer des ames lourdes et stupides, eut tout l'effet que s'en étoit promis son auteur. La multitude accepta les propositions du curé. La liberté fut

proclamée. Des cris forcenés devinrent le signal de l'insurrection. John Wall fut déclaré le chef du canton, et on le chargea des mesures à prendre pour conduire à sa fin cette dangereuse entreprise.

Comme il étoit certain que le concours des mécontens seroit immense, et comme il s'étoit d'avance concerté avec Wat-Tyler, deux jours lui suffirent pour organiser le mouvement. Afin de mieux déguiser l'ambition et sur-tout l'esprit de vengeance qui le dévoroient, il déféra le commandement général au couvreur de Deptford, qui, de son côté, s'associa d'autres chefs destinés à combattre sous ses ordres. Les principaux furent Jacques Straw, Hobcarter, et Tom Millar; de manière que John Wall sembloit être le Moïse de l'expéditiou dont Watt-Tyler étoit le Josué.

Les insurgés réunis, armés de bâtons, de fourches, de faulx, et de tout ce qui leur parut propre à mettre en activité leurs desseins, s'avancèrent sur Cantorbery, où le peuple les reçut avec les témoignages de la plus grande satisfaction. Le palais archi-épiscopal fut pillé et dévasté. Tout ce qui se laissa surprendre de nobles et

de gens de justice, paya de sa vie la sécurité qui en avoit fait rester un grand nombre sur le passage de cette armée tumultueuse.

De cette ville, ils envoyèrent plusieurs de leurs compagnons dans les lieux circonvoisins où se trouvoient des mécontens, avec l'avis de se rendre le lendemain sous les murs de Londres. Leurs émissaires s'étoient procuré des intelligences dans cette dernière ville, où la plus grande partie du peuple, avide de nouveautés, et également mal disposé à l'égard des grands et de la cour, se préparoit à les seconder de tout son pouvoir.

Richard ne tarda pas à être instruit de ce qui se passoit. Sa mère étoit tombée entre les mains d'un de leurs détachemens, et ce n'avoit été que par un hasard incroyable qu'elle s'étoit soustraite à leurs fureurs. Les avis furent d'abord partagés dans le conseil sur les moyens de résister à ce torrent. Quelques-uns des seigneurs qui le composoient étoient d'avis d'opposer la résistance la plus ferme, « persuadés, disoient-ils, que tout, en pareille circonstance, dépend des premiers momens, et

qu'un acte de vigueur suffit pour en imposer à une populace effrénée qui, agissant sans plan et sans conduite, est aisément rompue et dispersée si elle rencontre un obstacle qui lui donne quelques difficultés à surmonter, ou qui exige une intelligence et un courage particuliers. » Mais l'avis de temporiser prévalut. « Ces misérables, dirent les autres membres du conseil, ne peuvent-ils pas venir à bout de nous vaincre? leur nombre suffit pour décider la victoire. Proscrits et dépouillés, nous deviendrions leurs esclaves. Les troupes dont nous pouvons disposer sont en trop petite quantité pour assurer notre défense ; et, si elles venoient à succomber, le mal seroit irréparable. Attaquons par la ruse cette multitude inconsidérée. Accordons-lui tout ce qu'elle demande. Promettons encore davantage. Nous gagnerons du temps, et alors les secours que nous aurons pu préparer nous sauveront. » Le roi se rangea de ce parti.

Cependant on prit quelques précautions, entre autres celle de fermer la porte du pont ; mais le petit peuple de Londres, qui regardoit les mécontens comme ses libérateurs, rompit ce léger obstacle et facilita l'entrée des insurgés.

Leur marche avoit été signalée par le meurtre, l'incendie et le ravage. Les mêmes excès eurent lieu dans la capitale. Les palais des grands, et entr'autres celui de Savoie, qui appartenoit à un des oncles du roi, et qui étoit remarquable par sa magnificence, furent détruits de fond en comble. Ce prince étoit alors absent, heureusement pour lui ; car il étoit assez généralement détesté, pour que les assaillans en eussent fait une de leurs premières victimes. Le sang des nobles, des magistrats qu'ils purent rencontrer ruissela de toutes parts. Les gros négocians, une compagnie de flamans accusés d'être les auteurs du projet d'impôt qui avoit servi de prétexte aux premiers troubles, n'échappèrent point à ces furieux. Les églises ne purent servir d'asile à aucun de ceux qu'ils avoient dévoués à la mort. Cependant on dit que donnant, au milieu des plus grands excès, des marques éclatantes d'une haine prononcée contre les crimes bas qui eussent déshonoré les amis de la liberté, ils s'interdirent le pillage à titre de vol personnel, et qu'ils punirent sévèrement ceux qui voulurent s'appliquer les objets enlevés. Tout étoit voué à la

destruction, et le feu consuma dans ce jour des richesses immenses de toute espèce.

Le roi qui, avant leur entrée dans la ville, avoit voulu conférer avec les mécontens et s'étoit embarqué pour passer la rivière à cette intention, qui ensuite en avoit été détourné par la crainte que lui inspirèrent leurs démonstrations hostiles et leurs menaces, s'étoit retiré dans la Tour avec quelques seigneurs et un petit nombre de soldats, trop foibles pour le rassurer contre les entreprises d'une multitude exaspérée. Mais cette cruelle journée finie, les mécontens, gorgés de sang et de boisson, au lieu de continuer leur attaque, se répandirent sur les places publiques et dans quelques maisons où ils se livrèrent au sommeil pendant toute la nuit.

Le jour vit renaître leur furie. Leur première opération fut d'assaillir la Tour, de laquelle le roi avoit jugé convenable de s'échapper. Mais des imprudens, l'archevêque de Cantorbéry, le grand trésorier et quelques autres, payèrent de leur tête l'indiscrète sécurité qui les y avoit retenus. Aussitôt les têtes de ces nouvelles

victimes de la vengeance populaire furent arborées au bout des piques et exposées sur le pont de la Tamise aux regards des curieux.

Pendant que ces massacres s'exécutoient, Richard avoit fait savoir aux insurgés qu'il consentoit à une conférence avec eux; et en effet affectant la plus grande assurance, il parut au milieu de leurs bandes sur la place de Smith-Field, et leur demanda ce qu'ils exigeoient de lui, les assurant qu'il étoit moins leur roi que leur père, et qu'ils le trouveroient disposé à faire tout ce qui pourroit leur paroître agréable.

Cette situation est d'autant plus frappante, que Richard, à peine alors âgé de seize ans, témoigna, dans une occasion aussi critique, le courage d'un héros et déploya la politique du tyran le plus consommé et le plus astucieux. Il promet de souscrire à des conditions qu'il ne tiendra pas et qu'il sait bien ne vouloir pas tenir. Il se jette au milieu d'une foule qui peut-être médite sa mort; mais la populace crédule de ses aggresseurs l'applaudit et s'appaise, et leurs chefs, trop ignorans pour organiser et suivre le vaste projet qu'ils avoient conçu,

conçu, ne savent que céder à l'impulsion générale que leur communiquent les misérables à la tête desquels ils s'étoient mis. Ils dûrent en cet instant trembler de voir s'évanouir le juste espoir qu'ils avoient de conquérir leur liberté.

Enchantée de trouver le monarque aussi bien disposé, de lui voir manifester des intentions si pacifiques, la multitude expose ses griefs. Tous demandent l'abolition de la servitude pour eux et leur postérité, la liberté du commerce sans droit ni impôt, et la commutation des services dus par le villenage en une rente sur les terres. Ces propositions ont leur effet : tout est accordé sans restriction ni réserve. On dresse la charte conformément à ces demandes, et après avoir engagé les mécontens à se diviser par compagnies formées autant que faire se pouvoit de la réunion de chaque bourgade ou canton, ils reçurent, pour chacune d'elles, une bannière portant une devise spéciale qui leur fut délivrée avec une expédition de la charte en vertu de laquelle le roi leur concédoit l'objet de leur pétition.

Cette mesure, l'assurance du pardon

et l'amnistie qui y fut jointe, satisfit la plupart des mécontens, qui n'avoient en effet d'autre intention que de rendre leur condition meilleure ; mais les chefs de l'entreprise, de qui les vues s'étendoient beaucoup plus loin, ne se contentèrent pas de cet arrangement. Qu'étoit-ce, en effet, qu'une concession obtenue par la violence sur un roi et sur son conseil, tandis que le lendemain, devenue assez puissante pour repousser par la force une multitude inconsidérée, la cour pouvoit se procurer la facilité d'effacer dans le sang du peuple jusqu'aux dernières traces de l'acte que la peur lui arrachoit.

Watt-Tyler et ses collègues le sentirent et publièrent tout haut leur opinion. Ces considérations retinrent sous leurs drapeaux un nombre de mécontens assez considérable pour que l'inquiétude de la cour ne fut pas entièrement calmée.

Malgré la défection d'une partie de leurs bandes, ils occupoient toujours Smith-Field. Le roi qui, suivant la maxime reconnue, ne pouvoit être certain de son salut qu'autant qu'il auroit opéré leur division, s'y rendit une seconde fois pour

savoir ce qui les retenoit encore après qu'il avoit accédé à leurs réclamations. Ce prince n'avoit avec lui qu'un petit nombre de personnes. Watt-Tyler, après avoir recommandé à sa troupe de se tenir à distance et de ne prendre aucun parti qu'il n'en eût donné le signal, vint au-devant de Richard et lui dit qu'il étoit le général de cette armée. A quoi le prince répondit qu'il en étoit charmé, qu'il le reconnoissoit pour un brave homme, digne d'un pareil emploi et capable d'en exercer de plus important. Watt-Tyler ne se laissa point séduire à ces cavillations, et déclara franchement que les Anglais rassemblés sous ses ordres vouloient l'abolition des anciennes lois, un changement de gouvernement, la liberté de la chasse et de la pêche pour tous indistinctement, la suppression de la noblesse, etc. Comme toutes ces demandes n'étoient pas faites avec le sang-froid d'un négociateur, et comme au contraire Watt-Tyler y joignoit des gestes et un ton de menace qui déplaisoit fort à la noblesse dont le roi étoit entouré, comme aussi ces nobles témoins entendoient avec une indignation sans égale des propositions qui

choquoient d'une manière si violente leurs privilèges, ils frémissoient de colère. L'un d'eux, Walwort, maire de Londres, le premier qui dans le conseil avoit donné l'avis de résister aux rebelles à main armée, saisi de fureur, leva sa hache d'armes et en déchargea un coup si vigoureux sur la tête du général, que celui-ci tomba de cheval et fut aussitôt massacré à terre par un des écuyers du roi.

Cette action vraiment téméraire, pouvoit avoir les suites les plus funestes ; mais une imprudence, lorsqu'elle est couronnée du succès, fait taire tous les reproches. Les mécontens jetoient des cris de rage, et animés par les autres chefs, se préparoient à venger Watt-Tyler, lorsque Richard, qui donna dans cette circonstance, la preuve d'une présence d'esprit et d'un courage au-dessus de ce qu'on avoit droit d'attendre de sa grande jeunesse, sortit seul du milieu de la troupe qui l'entouroit et courut au-devant de la foule tumultueuse, en criant qu'il étoit leur roi, que puisqu'on avoit privé les mécontens de leur général, c'étoit lui qui vouloit l'être et qu'il les conduiroit par-tout où ils voudroient, jusqu'à ce qu'ils

eussent obtenu les différens points de leurs réclamations. Il les assura qu'il avoit la plus ferme intention d'assurer leur bonheur. Aussitôt les menaces furent suspendues, le tumulte s'appaisa, la multitude séduite par ces belles apparences, cessa ses démonstrations hostiles, et se rangea autour du monarque, qui, ne négligeant point ce moyen de sortir d'embarras, conduisit ces malheureux à la place S. Georges, où Robert Knolles, à la tête de dix mille hommes de guerre qu'il avoit eu la précaution de réunir pour marcher contre eux, se présenta, disposé à les tailler en pièces.

La vue de ce secours fit une telle peur aux mécontens, que la foule se débanda, cherchant son salut dans la fuite. Mais le roi qui craignoit que si, dans cet instant où, quoique dispersés, ils étoient toujours restés dans Londres ou aux environs, quelqu'un de leurs chefs s'avisoit de reprendre son crédit sur cette populace irréfléchie, de nouveaux malheurs ne fussent la suite d'une mesure manquée, aima mieux continuer de soutenir son rôle de popularité, et défendit à la troupe armée toute espèce

de violence. Il engagea ce qui restoit auprès de lui d'insurgés à se retirer, en les assurant qu'on leur rendroit justice ; mais au moment même il fit donner des ordres secrets pour qu'on s'emparât de la personne des chefs. En effet, aucun d'eux n'échappa aux perquisitions rapides que l'on fit. Jacques Straw et le moine John Wall furent trouvés cachés dans une masure. On les mit à mort sur-le-champ sans aucune forme de procès. Leurs têtes furent arborées sur le pont, à la place de celles qu'ils y avoient eux-mêmes fait poser. La troupe armée s'empara des issues, et fit rendre les bannières qui avoient été délivrées aux compagnies. Dès le lendemain, un ban fut publié, qui défendit la présence d'aucun étranger dans la ville de Londres. Cette dernière précaution rendit la tranquillité à cette ville, dissipa ce qui restoit de mécontens, et procura le calme nécessaire pour travailler à la destruction des privilèges accordés, et préparer les moyens de vengeance ; car si un ancien a dit que c'étoit un *régal des Dieux*, on peut à bon droit l'appliquer aux princes, et dire que la *vengeance est un régal de roi.*

Déjà les chefs avoient payé de leur tête leur extravagante conduite ; mais la Charte accordée aux séditieux étoit un acte public qui, si on l'avoit laissé subsister, pouvoit donner lieu quelque jour à une réclamation universelle des habitans de l'Angleterre en faveur de sa conservation. Il étoit donc du plus grand intérêt de la Cour et des nobles, mais sur-tout de celui qui tenoit la souveraineté, qu'elle fut effacée des archives publiques. Le Parlement n'y manqua pas. Sa révocation eut lieu sans délai ; et pour en faire disparoître jusqu'à la dernière trace, le roi tint la campagne avec environ quarante mille hommes. Henry Spencer, évêque de Norvick, l'un de ses généraux, à la tête d'une division de cette armée, exterminoit tout ce qu'il rencontroit de ceux qui avoient pris part à la sédition. Une commission, à laquelle présidoit un juge nommé Trésilian, parcourut les provinces où s'étoit manifestée l'insurrection, et fit couler à grands flots le sang des mécontens. Bientôt près de deux mille citoyens payèrent de leur vie l'attention qu'ils avoient donnée aux prédications de John Wall. « Quiconque, dit un chroniqueur anglais, étoit accusé devant ce

juge, soit qu'il fut coupable ou non, étoit frappé de mort. Ce terrible exécuteur des *vengeances royales* et *nobiliaires* n'examinoit point si c'étoit la haine personnelle ou l'esprit de parti qui dictoient la dénonciation, si elle se trouvoit conforme à la vérité et appuyée de preuves suffisantes ; le supplice suivoit la prévention la plus légère. » Telle est la justice des grands, et tel est le fonds que doit faire un peuple vaincu et opprimé sur leur clémence.

Le calme se rétablit par la terreur de ces effroyables jugemens, dont on raconte des particularités qui font frémir l'humanité et qui révoltent la nature. Tel est l'effet ordinaire des réactions. Si après un moment d'ivresse, le ressort révolutionnaire vient à se relâcher, si des intérêts particuliers, heurtés, froissés, si des espérances ambitieuses trompées, jettent quelque division entre ceux qui ont imprimé le premier mouvement à une révolution, les ennemis de la liberté en profitent. Ils encouragent, par toutes sortes de manœuvres, ces divisions fatales, pervertissent l'opinion, sèment le trouble, la défiance, encouragent des factions opposées pour détruire ensuite

celles qui ne leur seroient plus utiles, fortifient leur parti, emploient tous les moyens qui ont de la prise sur le cœur humain, mais sur-tout l'amour-propre et l'intérêt personnel. Ils remuent les ames par une triple dose d'hypocrisie morale et religieuse, épouvantent les consciences, attaquent par tous les côtés la foiblesse humaine; et s'ils viennent à réussir dans leurs desseins pervers, s'ils obtiennent un odieux triomphe, s'ils remettent debout la tyrannie, les principes éternels sont immolés aux sophismes du moment, l'ordre naturel à des lois absurdes, la liberté au despotisme, l'humanité aux barbaries les plus féroces. Mais ce n'est pas tout; le sang coule, il roule par torrens jusqu'à ce que le tyran et ses suppôts en soient rassasiés.

L'Angleterre, en cette occasion, justifia la vérité de ce tableau formidable. Mais la leçon désastreuse que reçurent les insurgés de ce pays ne doit pas être perdue pour les peuples qui tenteroient aujourd'hui de briser leurs fers. En effet, pourquoi les mécontens ont-ils succombé? c'est que les chefs du mouvement opéré par le peuple avoient tous péri dans le premier moment;

c'est que ce misérable peuple, privé de connoissances et de lumières, encore abruti par des préjugés monarchiques et religieux, n'avoit qu'un sentiment aveugle de sa liberté ; c'est qu'avant de se livrer à la glorieuse entreprise qui tendoit à lui faire restituer ses droits, les moyens d'y parvenir n'avoient point été calculés ni concertés ; c'est qu'enfin les communications, entre ceux qui avoient donné le premier choc et le reste des citoyens, n'existoient pas. En un mot, cette île qui depuis a éprouvé de si violentes secousses, où des révolutions incomplettes se sont opérées, où la liberté n'est encore qu'un fantôme que tourmentent à leur gré le prince et les grands, n'avoit point encore le bienfait des postes et de l'imprimerie.

Ce qui doit en de tels événemens frapper d'une crainte salutaire les dominateurs des nations, c'est que ce Richard II, après avoir fait voir, à la fleur de son âge, un exemple bien extraordinaire d'une fermeté rare dans un souverain dénué des avantages de l'expérience, après sur-tout s'être montré roi par sa profonde hypocrisie et sa cruauté ; c'est que, dis-je, ce monarque

avili, déposé, mis dans les fers par cette même noblesse dont il avoit, aux risques de sa vie, défendu les privilèges, mourut, après vingt-deux ans d'un régne orageux, sous le poignard de huit bourreaux stipendiés qui servoient la faction de Henry de Derby, duc de Lancastre. Ce seigneur s'étoit armé pour venger la mort d'un de ses oncles, que Richard avoit fait étrangler trois ans auparavant. Il étoit secondé par le même parlement qui, après avoir servi les premières fureurs de son roi, avoit osé prononcer contre lui une espèce de mise hors de la loi qui eut son exécution.

Le triomphe de Richard fut court et cruel, sa vie traversée, ignoble et douloureuse, sa mort honteuse et digne d'un tyran qui n'avoit signalé son règne que par des excès propres à lui mériter la haine de ses contemporains et le mépris de la postérité.

De l'Imprimerie de Lemaire, rue d'Enfer, nº. 141.

548